



JOURNAL HUMORISTIQUE

ABONNEMENT — UN AN, 50 Centins

H. BERTHELOT, Redacteur

A. P. PIGEON, ADMINISTRATEUR

Le Conte de Monto-Christin

Pauvre Roman Pour la Classe Pauvre Par un Pauvre Auteur.

CHAPITRE X

MORT DE LA MÈRE SANSLANIPPE

Cunégonde, le lendemain du procès de son cousin, était assise sur un des bancs du Jardin Viger.

C'était une chaude matinée de juin. Le jardin portait sa toilette de verdure luxuriante, le parfum austère des arbrustes en pleine frondaison se répandait dans l'atmosphère, et le paillement des toineaux se mêlait aux murmures des fontaines jaillissantes.

Cunégonde rêvait. La vie d'indolence et de paresse qu'elle menait au Petit Nord lui pesait sur les épaules comme un manteau de plomb. Elle avait soif de liberté. Il lui fallait à tout prix se débarrasser du joug honteux que lui faisait porter son ivrogne de père.

Elle songeait à apprendre un métier qui put la mettre à l'abri de la misère et l'aider à sustenter sa pauvre mère.

Elle avait d'abord pensé à la manufacture de Caoutchouc, mais il lui fallait pour être admise comme ouvrière dans cet établissement donner quinze jours de son temps sans un sou de gages. Son apprentissage fini, elle pourrait avoir deux ou trois piastres par semaine, d'après ses aptitudes pour le travail.

Mais, il y avait un mais, comment vivrait sa pauvre mère pendant ses quinze jours d'apprentissage.

Elle ne pourrait pas exercer la mendicité dans la soirée, parce qu'elle serait exténuée par le travail de sa journée elle ne pourrait plus faire les longues courses chez les âmes charitables.

Inutile de songer à travailler dans les manufactures.

Cunégonde donna ensuite une pensée au malheureux Monto-Christin.

Il avait dormi sur l'infâme puillasse de la géole, bourrée de toulles de blé d'inde.

Il devrait être occupé à casser de la pierre dans la cour de la prison sous les rayons torréfiants d'un soleil d'été.

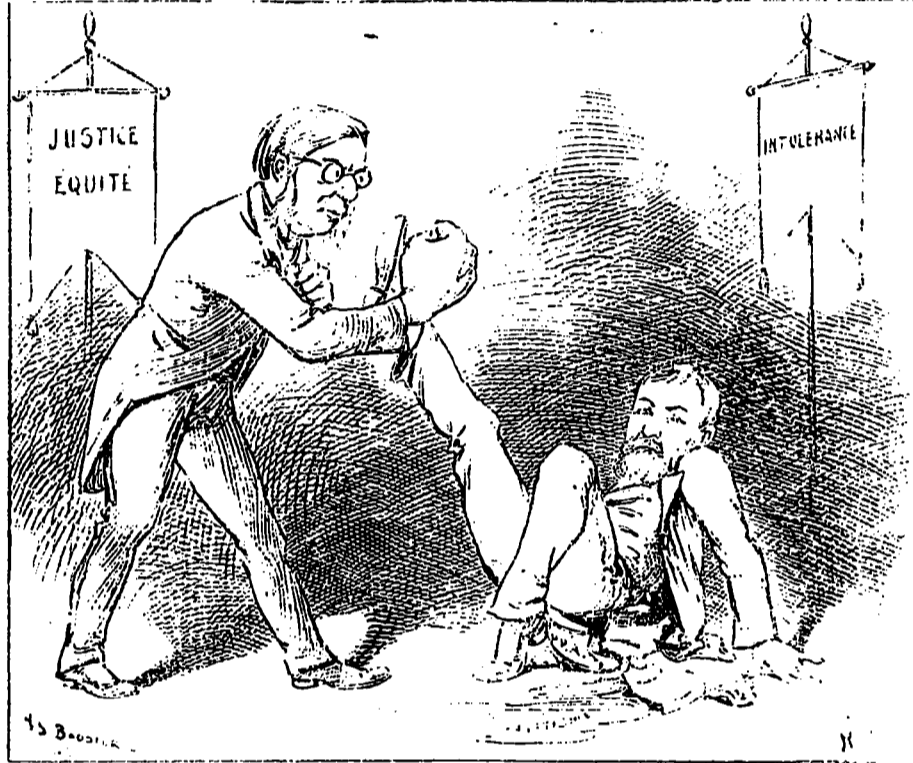
Songent-ils à elle ?

Elle poussa un profond soupir qui souleva légèrement sa poitrine et s'appuya non chalamment la tête sur sa main droite avec le coude placé sur le dossier du banc.

Elle fut tirée de sa rêverie par un individu à la toilette éraillée qui s'était assis à côté d'elle et lui avait donné une tape sur l'épaule.

Cunégonde ne put s'empêcher de lâcher un cri en voyant Déparic le Trou.

—Vous ici ! dit-elle. Écoutez le Trou, tout est fini entre nous deux.



LES ELECTIONS DANS ONTARIO

Mowat gagné la bataille et roule le chef de la P. P. A. (Piss-Pot Association), Meredith dans sa chute casse son vase d'élection.

—Comment ? Tout est fini ? Qu'est-ce que tu veux dire ?

—Ce que je veux dire vous devez le comprendre. C'est vous qui avez fait condamner mon cousin, avec vos parjures.

Le voleur, c'était vous.

—Allons, ma petite Cunégonde, tu ne devrais pas le prendre sur ce ton-là. N'ai-je pas toujours été ton ami et celui de ta famille. Tu devrais être heureuse de voir descendre ton parent chez Vallée. C'était un bon à rien, un "loafer" et un traîneux.

—Monto-Christin avait du cœur, s'il ne gagnait pas d'argent, ce n'était pas sa faute. Il était à la veille d'avoir de l'emploi à la corporation.

—Cunégonde, il y a longtemps que nous nous connaissons. Ça me crève le cœur de te voir dans la misère, habitant le taudis du père Sanslanippe. Tu sais que je t'aime d'un amour d'homme.

—Je vous ai déjà dit de ne plus me parler de votre amour. Après le coup de poche que vous avez fait hier je ne puis avoir que du mépris pour vous.

Le Trou s'était alors approché de Cunégonde et lui avait pincé le genou avec ses longs doigts sales et crochus.

—Lâche-moi, le Trou. Je n'en aurai aucune de vos familiarités. Je suis une créature qui se respecte. Lâchez-moi, je vous dis.

Le Trou se croisa les bras et regarda la jeune fille entre les deux yeux. Un sourire sardonique s'esquissa sur ses lèvres maculées par le jus de sa chiquette.

—Tu fais bien ta fière aujourd'hui, Cunégonde, dit-il, mais attends un peu.

Je te promets un chien de ma chienne. Je ne me laisserai jamais "bluffer" par une jeunesse comme toi, sans qu'il t'en enlève. Tu auras de mes nouvelles avant longtemps.

Le Trou se leva, rabattit son feutre sur ses yeux, et s'éloigna en gromelant des malédictions contre Cunégonde.

Celle-ci resta sur son siège.

Sa figure se rasséréna lorsqu'elle vit disparaître au détour de la rue Bonsecours le misérable qui était la cause de son malheur.

Elle sortit du jardin, son panier au bras et monta la rue Berri.

Cunégonde faisait sa quête quotidienne.

Lorsque l'Angelus sonna à St-Jacques elle reprit la route de sa résidence, son panier amplement chargé de toutes espèces de victuailles.



LA MÈRE SANSLANIPPE A L'ÂGE DE VINGT ANS

En entrant dans la chambre qu'occupait sa famille au Petit Nord, elle trouva son petit frère pleurant à chaudes larmes.

Son père, au chevet de sa mère, dormait d'un sommeil bestial assis sur une chaise.

D'une voix entrecoupée par des sanglots le petit Modeste dit à sa sœur :

—Maman se meurt. Le docteur est venu et il nous a dit qu'elle ne passerait pas la journée. Le prêtre sort d'ici. Il a administré notre mère. Pauvre maman ! Cunégonde atterrée par la douleur ne put dire un mot à son père.

Tout à coup elle éclata en sanglots et se jeta à genoux près du grabat de sa mère.

Celle-ci était déjà dans les anfrues de l'agonie. Une pâleur livide avait envahi sa figure émaciée, des gouttes de sueur froide perlaient sur son front jaunâtre et parcheminé, ses yeux étaient devenus vitreux, et son nez contracté et blanc, ses doigts se crispaient nerveusement sur la couverture du lit. La respiration rauque de la vieille annonçait que sa fin était proche.

Le petit Modeste courut chez les occupants de la chambre voisine et leur demanda de secourir sa mère.

Les voisins charitables s'agenouillèrent près du lit de la bonne femme et commencèrent la récitation du chapelet.

Ils étaient rendus à la troisième dizaine lorsque la mère Sanslanippe entendit un râle saccadé.

Une vieille approcha un petit miroir ébréché de la bouche de la morte et s'assura qu'elle avait cessé de vivre.

L'Ange de la mort en présence de cette grande misère n'avait pas voulu trapper lui-même, ni salir ses ailes d'un tant de du Petit Nord, il expédia un substitut qui fit la besogne avec un vieux glaive rouillé et ébréché, glaive ne servant qu'aux morts de dernière classe.

C'est ce qui explique la longue durée de l'agonie de la bonne femme.

La mère Sanslanippe était là raid sur son grabat, immobile pour toujours.

Il fallait alors songer à préparer la chambre mortuaire.

Il n'y avait pas un sou dans la famille Sanslanippe.

Il était inutile de songer à mand l'entrepreneur de pompes funèbres.

Celui-ci ne se rend que chez les morts qui ont de la braise.

Pas un drap propre pour ensevelir pauvre morte.

Les voisins se cotisèrent et réussirent à trouver la somme de 50 centins avec lesquels ils achetèrent le suaire.

Il ne fallait pas parler de service l'église, ça coûte de l'argent.

Venait ensuite la question du cercueil et du conseil, même difficile.

Les amis de la défunte ne pourraient jamais réaliser par des souscriptions somme qu'il fallait pour l'achat de bière ou la location du char funèbre.

Il ne restait plus qu'une alternative c'était de faire inhumer feu M. Sanslanippe aux frais de la corporation.

Un voisin se dévoua à cette mission délicate.

Sa tâche fut ardue.

Il s'adressa au Dr Laberge, du Bureau de Santé, qui se régimba contre la proposition. Le trésor de la caisse était vide. Le département n'avait